en ma présence dans la chapelle royale de l'Escurial.

Don Féliciano jouit toujours de toutes les faveurs du Roi. Le bonheur de posséder Inès ne fut troublé par aucun nuage, et les bienfaits de la fortune ne lui firent jamais oublier l'humble rang dont la Providence l'avait tiré, par des voies si extraordinaires.

(Fin.)

STANISLAS BELLANGER.

POESIE :—Nous destinons au *Ménestrel* les quelques vers qui suivent que nous voulons rajeunir dans ses pages ; ils sont de M. VICTOR VIAL et n'ont pas trop perdu de leur à-propos encore dans notre temps.—(L'*Aurore*.)

Dès l'âge d'or on vit l'Amour
Se brouiller avec l'Hymonée ;
D'un côté s'envola l'Amour,
De l'autre s'ensuit l'Hymenée :
De là des hymens sans amour,
Et des amours sans hymenée.

MADRIGAL.

Jaloux de conserver le calme de mon âme,
Je ne cherchais qu'à plaire, et l'on m'a fait aimer ;
Ainsi le papillon badine avec la flamme
Qui finit par le consumer.

VICTOR VIAL.

CHŒUR DE CARMAGNOLA.

On entend à droite un bruit de clairons, à gauche d'autres clairons répondent ; des deux côtés la plaine retentit sous les pas des chevaux et des fantassins. Là, dans l'air, on voit poindre un drapeau ; d'ici part un autre étendard déployé. Voilà une troupe qui s'avance en bataille ; en voici une autre qui marche contre elle.

Déjà l'espace a disparu entre les deux armées ; déjà les épées choquent les épées ; chacun vise de la sienne le sein de son adversaire ; le sang coule, le combat s'anime. Qui sont donc ces guerriers ? quels sont les étrangers qui ont apporté la guerre à ces belles contrées ? quels sont ceux qui ont juré de défendre le sol natal ou de mourir ?

Ils sont tous fils de la même patrie ; tous ils parlent le même langage ; l'étranger les dit frères, et leur commune origine est empreinte dans les traits de leurs visages ; ils ont tous été nourris par cette terre, maintenant ensanglantée, que la nature sépara des autres par les Alpes et la mer.

Ah ! quels d'eux ont levé les premiers sur leurs frères un acier sacrilège ? ô terreur ! ô combat exécration ! quelle en est l'exécration raison ? Pas un d'eux ne le sait : ils sont tous venus là, sans colère, ou tuer ou mourir. Achetés par un chef acheté, ils combattent avec lui sans demander pourquoi.

O douleur ! mais n'ont-ils ni épouses ni mères, ces guerriers insensés ! ou pourquoi les épouses, les mères ne courent-elle pas arracher d'un infâme combat leurs époux et leurs fils ? et pourquoi les vieillards, dont le cœur s'ouvre déjà aux chastes idées du tombeau, ne s'efforcent-ils pas de calmer les furieux par de sages paroles ?

Avec la même indifférence dont le villageois, assis à la porte de sa paisible chaumière, signale le nuage lointain qui va fondre sur des champs qu'il n'a pas labourés, ceux loin desquels ont combattu les bandes meurtrières, supputent entre eux les milliers de tués et content le désastre des villes incendiées.

L'on entend ici les enfants qui, avides des leçons de leur mère, apprennent d'elles à distinguer par des sobriquets guerriers, ceux d'entre eux qui grandissent pour tuer un jour. On voit là, dans la pompe brillante des veilles, les femmes faire parade des colliers et des ceintures dont leurs amants et leurs époux ont dépouillé les veuves et les filles orphelines des vaincus.

O malheur ! ô malheur ! ô malheur ! la terre est au loin jonchée de morts ; la vaste plaine est inondée de sang ; le tumulte, les cris, la fureur redoublent. Mais déjà l'une des deux armées chancelle sur ses files rompues ; elle est prête à fléchir, elle fléchit, et l'amour de la vie renaît dans le vulgaire des guerriers qui n'espèrent plus vaincre.

Comme en l'air s'éparpille le grain lancé par le vent qui l'épure, ainsi dans les champs dalentour se dispersent les vaincus. Mais ils voient tout à coup devant eux se poster des bandes terribles qui leur barrent le chemin ; mais ils entendent de plus en plus proche, derrière eux, le galop formidable des chevaux.